

Il y a des villes martyres, des villes de villégiature, des villes drapeaux, des villes que l'on traverse sans les voir et des villes souvenirs, des villes momifiées dans le cocon de la mémoire et qui répondent douloureusement chaque incursion. Mostaganem est de celles-ci.

Tout est parti d'un malentendu. Le nom me disait bien de me méfier, qu'il n'était pas de mon patrimoine, qu'il résonnait dans une autre langue. Mais voilà, bien des Européens ont dit et écrit en parlant de Tombouctou, de Fès ou d'Alexandrie : elle m'attendait, j'ai su dès que je l'ai vue qu'elle serait ma ville et que j'y mourrais, si bien que je ne pouvais imaginer que la ville où j'étais née me rejetterait comme une marâtre et resterait jamais hors de ma portée, dans un éloignement définitif.

Invisible et méprisante elle me renvoie aux cartes postales du début du siècle, aux livres post-coloniaux de la nostalgie, aux confrontations interethniques. Je vois mes semblables scruter chaque reproduction ancienne avec une attention de

cartographe : es-tu sûre que la Porte de Mascara était bien làà ? On dit « la Porte de Mascara » parce qu'on a appris son existence il y a une heure ou une année, peu importe, et qu'on savait que la ville avait autrefois des portes. On s'accroche tous les noms qui interpellent la mémoire parce qu'on ne veut rien laisser au hasard, on veut s'approprier chaque parcelle d'identité d'un passé qui fut le nôtre.

Je ne suis pas sûre que dans le passé les Portes de Mascara – puisqu'au demeurant elles étaient deux – auraient éveillé en nous un tel attendrissement, occupés que nous étions franchir le carrefour qui menait l'avenue du Premier de Ligne, artère commerçante de la ville. Ni que les Trois Ponts que nous empruntions presque journellement sans jeter un regard vers l'oued auraient provoqué de longues explications sur les tragiques inondations de 1927. Nous allions, paradoxalement insouciantes, confiantes en notre bonne étoile, empruntant les mêmes itinéraires, de la maison l'école ou au travailà, de la maison l'église ou la plage ou au cinéma. Beaucoup d'entre nous aujourd'hui s'étonnent de ne pas connaître tel ou tel quartier, de n'y avoir jamais mis les pieds. la confusion s'ajoute le regret et chez certains le remords. Il ne nous reste que des noms, des noms usés, répétés jusqu'à la corde. La plupart s'attachent des souvenirs de sensations : odeur de saisons, goût salé de la mer, voix des vendeurs d'eau ou de journaux. Ils prennent alors un air extasié, au bord des larmes. Certains essayent d'écrire quelques petites compositions en vers que des associations publient complaisamment. Ils ont l'impression d'accomplir un devoir de mémoire, de s'adonner un rituel.

Je le dis et je le répète : tout est parti d'un malentendu. J'ai toujours entendu dire là-bas que Mostaganem signifiait Port-aux-Moutons en arabe. Il a fallu que je sois ici en

France pour apprendre qu'il a, selon les étymologistes arabes, deux significations : nourriture abondante des troupeaux pour les uns, douceur de la canne sucre pour les autres : quel prétendu linguiste avait-il lancé cette appellation l'usage des Européens ? Je l'ignore mais cette fausse étymologie a la vie dure ; elle est, comme la pratique de la langue arabe chez certains d'entre nous, maladroite et entachée d'erreurs mais jamais remise en cause parce que jamais confrontée au vrai savoir.

J'en connais qui errent l'Institut du monde arabe, cherchant je ne sais quoi, un livre de photographies, un ouvrage historique, un objet de l'Atlas. Étrangers dans ce monde qui fut le leur, leurs yeux s'attardent sur des noms familiers, des visions d'enfance. Ils passent côté d'inconnus qu'ils ont jadis côtoyés ; leur nombre, la densité des corps, l'identité des visages les replongent un instant dans le passé. Ils s'écartent les uns les autres pour se laisser passer, ils se contournent et se déposent sur la grève des allées dans un lent mouvement de foule. Ils respirent ensemble.

Parfois dans les salons de lecture ils s'assoient côté d'eux. Ils découvrent la presse étrangère, leurs yeux s'attardent sur les caractères arabes, ils font semblant de lire. Ils sont alors mis devant leur étrangeté, la leur plus que celle des autres, ils se sentent l'écart, presque mis dehors et cette sensation en même temps qu'elle les rattache leur propre passé, les attriste comme un rendez vous manqué.

J'ai trouvé là-bas le livre du Mostaganémois Habib Tengour intitulé Gens de Mosta. Je l'ai lu. La première phrase en est : Mostaganem est la ville de Sidi Saici. Comme dirait l'autre : jamais entendu parler de ce gars-l. Je me rends compte tout d'un coup que la ville a pour d'autres une identité différente. Nous avons arpenté les mêmes

rues, fréquenté les mêmes cinémas, eu parfois les mêmes instituteurs et tout un pan de leur mémoire collective m'est resté caché, invisible, interdit. L'auteur se meut dans un monde que je connais peine, peuplé de saints et de mausolées ; il raconte sans s'y attarder comment il s'est tait partir de l'école française, du cinéma américain, des contes arabes et de la rue. Le petit peuple de Tigditt est là, aussi sage et disert que celui de la Bagdad des Mille et une nuits. C'est peine s'il est question des Européens. Et eux qui croyaient qu'ils avaient contribué faire cette ville ! Les voici remis leur place, sans violence et sans haine, celle d'enseignants, d'architectes, d'administrateurs, plus ou moins doués, plus ou moins faillibles, plus ou moins respectables. Que vaudra mon témoignage si son objet est aussi fluctuant, multiple ? Que pourrais-je dire de ma ville si tant de gens me la disputent, si leur vision n'est pas ma vision, s'ils ont pour eux l'ancienneté du regard, la légitimité du solà, la très longue histoire des siècles et des dynasties ?

Nous avons vécu dans la même ville mais nous n'avons pas vu la même chose. Dans son étrangeté même Mostaganem se refuse. Le nom résonne comme une énigme. Son exotisme renvoie quelque chose d'autre. Son pittoresque égare. J'imagine le souvenir de Mostaganem écrit au dos de la carte postale représentant comme il se doit la porte de Mascara. J'y vois la satisfaction touristique du militaire affecté la ville de garnison. Il y a de la mousmée dans Mostaganem et aussi du tagada. Inutile de dire que cette variante étymologique était exclusivement réservée aux métropolitains. Mais il n'y avait pas que ça. Jouisseuse oui, mais de manière annexe et comme improbable, écartelée qu'elle était entre les rêves des uns et des autres, arabe, turque, juive, espagnole et française, tout ça la fois

et sans concession, raciste et bon enfant, orgueilleuse et familière, superstitieuse et laïque, naïve et calculatrice. Le conformisme bourgeois si français, la rigueur espagnole, la galéjade méditerranéenne, la religion partout présente, la grande épopée de l'école laïque, l'autre épopée, la militaire refaire toujours et toujours. Quatre peuples, l'arabe, le juif, l'espagnolà, le français, presque quatre langues, quatre cultures, quatre orgueils. Partout on est, on se définit, on se positionne partir de son appartenance biologique, culturelle, linguistique. On se mesure, on se jauge, on se respecte ou on se méprise. On se marie entre soi, on a ses quartiers, ses temples, ses cimetières. On fait des alliances conjecturales, Espagnols et Français de souche contre Juifs ; Espagnols, Français et Juifs contre Arabes. Tous les grands événements métropolitains ont eu ici une résonance particulière : l'affaire Dreyfus, le front populaire, la collaboration.

Le mythe de la chaleureuse harmonie entre tous a la vie dure. Nombre de mes compatriotes répètent l'envi que les différentes communautés vivaient en parfaite intelligence. Chacun y va de son anecdote sur le voisin arabe chez lequel il « entrait ». La litote involontaire me ravit. Il y a dans ce « entrer » qui sous-entend deux ou trois actions communes – parler, se saluer, prendre le café ensemble – une limitation qui indique clairement l'incongruité du geste – « entrer » et l'étonnement rétrospectif – je suis entré.

Face ses regrets il reste les cartes postales. Les photos, en éliminant le cadre – il est rare d'y voir une plage dans son entier, une rue, ou un bâtiment – ne satisfont pas l'instinct pérégrinaire. La carte postale elle, par son côté documentaire et historique, remet les choses leur place et dans leur contexte.